

Zeitschrift:	L'Architecture suisse : revue bi-mensuelle d'architecture, d'art, d'art appliqué et de construction
Herausgeber:	Fédération des architectes suisses
Band:	2 (1913)
Heft:	8
Artikel:	L'architecture du XXe siècle [fin]
Autor:	Martin, Camille
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-889833

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de pierre ou du menuisier. Avec le temps, les fabricants de meubles devront, eux aussi, se plier aux exigences de l'architecte. C'est ainsi que l'on a procédé dans les pays qui ont déjà fait leurs expériences. Aujourd'hui encore, dans les pays d'avant-garde, on se plaint — et le plus souvent à bon droit — du petit nombre de ferronniers, ou d'artisans expérimentés. L'ouvrier de race française possède, à mon avis, des qualités naturelles

indiscutables: il comprend mieux que le german la valeur de la belle matière, il a une main plus habile, plus apte à se laisser conduire par le sentiment, plus capable de livrer un travail précis. Dans ces conditions, le mouvement, une fois lancé, risque d'aller loin.

Berne, avril 1913.

Hermann Röthlisberger.

L'architecture du XX^e siècle.

(Fin.)

Avant de conclure, je désire encore aborder un dernier point du sujet qui nous occupe. On s'est demandé souvent si l'architecture moderne présenterait des variations locales, régionales, nationales, ou si elle aurait des caractères communs chez les peuples du monde entier, des caractères universels. Encore une fois je ne veux point jouer ici le rôle de prophète, mais je tiens à présenter à ce sujet quelques observations. Beaucoup de bons esprits ont posé le problème d'une façon tout à fait erronée. Ils n'ont pas dit, en chercheurs impartial: Pouvons-nous avoir aujourd'hui une architecture nationale? Ils ont affirmé avec toute la force d'une conviction profonde qu'il fallait restaurer une architecture nationale, qu'il fallait faire revivre les styles locaux. Ils ont déclaré la guerre aux envahisseurs germaniques, ils ont prêché — en Suisse romande — la renaissance d'une modalité lémanique de l'idée latine, ils ont demandé le retour à la tradition. J'admire assurément ces théories et j'admetts même en une certaine mesure la possibilité de les appliquer. Mais je n'en constate pas moins à quel point elles sont incapables de modifier les faits. Pour reconstituer dans un pays une architecture nationale, il ne suffit pas de la volonté de quelques individus. Pour développer un style local, il faut qu'une nation, qu'une cité possède les énergies capables de s'exprimer par le moyen de l'architecture. Il faut que le sentiment national soit vivant, que le caractère local soit nettement frappé. On ne peut renverser les rôles, comme certains pensent pouvoir le faire, et compter, par exemple, sur l'emploi des fenêtres à meneaux, des linteaux en accolade ou de formes rappelant les vieux dômes pour réveiller le patriotisme faiblissant des Genevois. On ne peut faire de la propagande nationaliste à l'aide de l'architecture. Pour savoir en quelle mesure les styles locaux peuvent aujourd'hui reprendre vie, il faut peser les forces qui contribuent à les faire naître. En vérité, on doit le reconnaître, les causes

matérielles qui déterminent une architecture nationale sont aujourd'hui beaucoup moins nombreuses et surtout beaucoup moins influentes que jadis. Nous ne connaissons plus les horizons limités des villes d'il y a cinquante ans. Les distances sont supprimées; les matériaux de construction nous parviennent des contrées les plus lointaines; les formes d'art employées dans tous les coins du monde, les procédés techniques inventés dans tous les pays sont popularisés par des publications innombrables. Nous sommes accablés de ressources et d'impressions nouvelles. Et pour faire un choix parmi tous ces éléments si variés, les architectes ne peuvent se laisser guider par des considérations de race, de patriotisme ou d'histoire. Ils ne sont pas des intellectuels; ils sont des praticiens. Ils utiliseront les matériaux les moins chers et les plus résistants, sans se demander s'ils modifieront la couleur locale; ils s'inspireront des modèles conçus dans un esprit qui leur est sympathique sans s'inquiéter de savoir s'ils ont une origine germanique ou latine; ils iront chercher au loin, jusqu'en Amérique s'il le faut, des modèles de construction pour lesquels la tradition ne saurait leur donner aucun enseignement.

Qu'on me comprenne bien d'ailleurs. Je ne suis point un ennemi des architectures nationales. Mes observations s'adressent à ceux qui ont une conception trop étroite de ce que peut être un style local. Il y a beaucoup de gens qui croient faire preuve de goût en s'enthousiasmant pour un détail d'architecture, pour un type de fenêtre ou de porte qui leur rappelle une forme du terroir. Qu'importent à ces fervents patriotes les proportions, le caractère, les quantités, le rythme, pourvu que leurs regards puissent contempler les motifs bien aimés. A une époque de fermentation comme celle où nous vivons, il ne faut pas accorder une importance exagérée à des détails secondaires, il ne faut surtout pas négliger ce qui est essentiel dans toute création architecturale. En jugeant le caractère plus ou moins national d'un édifice, n'oublions pas d'apprécier sa valeur

d'art. Demandons aux œuvres d'architecture d'être avant tout belles et modernes et peut-être un jour, de tous les essais, de toutes les tentatives plus ou moins satisfaisantes auxquelles nous assistons aujourd'hui, sortiront diverses variétés d'un style nouveau qui, dans la mesure où cela est encore possible aujourd'hui, seront chacune l'image des goûts, des sentiments, des idées et des mœurs des différents peuples de la terre.

Quoiqu'il advienne, ne fondons pas de trop grands espoirs sur les efforts tentés pour hâter un renouveau de l'architecture. Malgré tout leur intérêt, les expositions de modèles et d'intérieurs, les publications, les conférences, les lois et les règlements,

les concours de façades et les brochures de propagande ne produiront jamais de résultats très frappants. Pour inaugurer une ère nouvelle, il faut des exemples, il faut des actes. Gardons-nous d'attendre le salut des seuls efforts des architectes. Pour que le labeur de ceux qui cherchent ne soit pas vain, il faut un public qui leur donne l'occasion d'exercer leurs talents, qui les encourage et qui les distingue de la foule compacte des incapables et des intrigants. Les administrations publiques, les financiers millionnaires, les commerçants enrichis et les spéculateurs heureux doivent donner l'exemple et fournir aux véritables artistes les moyens d'accomplir des actes.

Camille Martin.

A propos d'appareils d'éclairage.*

La recherche continue de formes neuves, inédites, est devenue aujourd'hui une véritable maladie. A peine un modèle est-il lancé sur le marché qu'il doit être remplacé par un autre. Cette agitation perpétuelle est funeste à l'art décoratif. On s'en est déjà rendu compte dans beaucoup de domaines où l'on est parvenu non sans peine à retrouver un certain calme et une certaine unité. Dans la fabrication des lustres et en général de tous les appareils d'éclairage, on n'a point encore dépassé la période des recherches et des tâtonnements. Sous l'influence des tendances modernes, plus d'un architecte compose aujourd'hui les appareils d'éclairage avec les autres parties de la décoration d'une chambre. Bien que cela paraisse paradoxal au premier abord, ce fait a entraîné des conséquences fâcheuses pour l'industrie des lustres, il l'a empêché de prospérer comme d'autres branches d'industrie, celle des meubles par exemple. La plupart des artistes se figurent que le bronze se traite comme le bois et qu'il peut se modeler au gré de leur fantaisie. C'est une grave erreur de croire que l'on peut exécuter n'importe quel projet en métal coulé. En effet, le sculpteur doit fabriquer un modèle en métal de chaque partie; ce modèle déjà très poussé est utilisé pour la fabrication du lustre lui-même. Il est donc clair que, pour exécuter un projet à un seul exemplaire, il faut faire des frais considérables, et que le prix de revient d'un appareil unique est fatallement très élevé. Dans la plupart des cas, le fabricant ne peut employer des procédés aussi dispendieux. Pour se tirer d'affaire, il doit avoir recours à l'un ou l'autre des moyens suivants: Ou bien il remplace le bronze fondu par une matière moins coûteuse, ou bien il couvrira ses frais en mettant le nouveau modèle dans le commerce. Cette der-

nière façon de faire risque d'avoir peu de succès, tant qu'il n'existera pas certains types plus ou moins généralement admis, et tant que beaucoup d'architectes croiront déroger en utilisant des modèles qu'ils n'ont pas composés eux-mêmes. Par conséquent, dans la plupart des cas, le fabricant auquel on adressera une commande spéciale n'aura pas d'autre ressource que de renoncer à la technique de la fonte et de la remplacer par celles du « plaqué » ou du « repoussé ». Loin de nous l'idée de jeter un discrédit sur ces façons de traiter le métal. Il n'en est pas moins certain qu'elles n'ont pas la même solidité que la fonte. Et la solidité est l'une des qualités auxquelles notre époque tient le plus.

Si donc aujourd'hui l'industrie des appareils d'éclairage n'est pas aussi avancée que d'autres industries d'art, la faute en est plus aux fabricants qu'aux artistes. Il ne suffit pas, en effet, que des architectes adressent de temps à autre des commandes aux fabricants, il faut que les fabricants s'entourent de collaborateurs permanents qui restaureront peu à peu une tradition perdue.

Il est hors de doute que, de nos jours, dans bien des domaines, on tient de nouveau compte des expériences du passé. Si l'on jette un regard en arrière, on est frappé des grandes transformations apportées en peu de temps aux appareils d'éclairage. De l'huile et des bougies, on a passé rapidement au pétrole, au gaz, puis enfin à l'électricité. Chacun a pu remarquer, dans cette évolution, combien la période du gaz a été stérile, au point de vue artistique; elle n'a pas su créer les appareils qui conviennent à ce mode d'éclairage et qui soient en même temps d'aspect satisfaisant. Tous les

* D'après un article de Richard L. F. Schulz, paru dans le „Jahrbuch des deutschen Werkbundes“ 1912. Eugène Dietrich. Editeur. Jena.